Document generated on 05/20/2025 11:51 p.m.

Santé mentale au Québec

Lettre à

Jean-Pierre Losson

Volume 7, Number 1, June 1982

URI: https://id.erudit.org/iderudit/012974ar
DOI: https://doi.org/10.7202/012974ar

See table of contents

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)
1708-3923 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Losson, J.-P. (1982). Lettre à. *Santé mentale au Québec*, *7*(1), 123–125. https://doi.org/10.7202/012974ar

Tous droits réservés © Santé mentale au Québec, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le 29 mars 1982

Mme Marie Guertin
Rédactrice en chef
Santé mentale au Québec

Chère madame,

Après avoir hésité à le faire, je me résous à réagir au texte de François Peraldi que vous avez publié dans votre numéro de novembre 1981.

Je reconnais à l'auteur un talent certain pour avoir réussi à condenser en ces quelques pages autant des indigences qui ont parasité la scène culturelle et intellectuelle française au cours des trente dernières années. Mais pour cette raison aussi, il m'est insupportable et je crois nécessaire de le dire. Pour être précis, je trouve ce texte mensonger et injurieux; à plus d'un titre malhonnête sur un mode bien particulier et je le trouve antipsychanalytique évidemment.

Et d'abord, quel ton! quel censeur! À le lire, il semble vraiment que Peraldi se vive comme une sorte de Tintin en mission chez les Plouffe, perdu sur un continent imbécile peuplé d'attardés «alexiques» et livré à la répression policière de psychologues normalisants et de faux psychanalystes, qui sont tous des petits bourgeois avides... etc. etc. tandis qu'il serait, lui, au nombre restreint des initiés, situés par ailleurs on ne sait où, qui, seuls, ont compris le vrai message de Freud... etc. etc. On pourrait bien sûr hausser les épaules devant ces propos d'illuminé qui a l'air de croire qu'il est le seul à savoir que la psychanalyse dérange bien du monde, et qui s'exprime comme s'il avait mis les nuages dans le ciel et l'eau dans la mer... Mais ne pas mettre les choses au point serait à mes yeux un de ces petits abandons qui font le lit de ce que je considère comme une malhonnêteté. Car je trouve ce texte avant tout malhonnête, et disons qu'il l'est sur un mode bien particulier en ceci qu'il est typiquement «stalinien»; c'est toute une façon de procéder : on amalgame des propos généralement considérés comme valides (ce texte n'en manque certes pas!) avec des propos frauduleux, et ça passe, à condition d'avoir au préalable disqualifié d'éventuels contradicteurs en les injuriant avec suffisamment de violence pour décourager toute discussion. Après quoi, le tout prend statut de vérité d'évidence qu'il serait malavisé ou ridicule de questionner. C'est exactement ce que fait Peraldi; mais c'est là le procédé du terrorisme intellectuel, et du terrorisme tout court. C'est une méthode incompatible avec le débat d'idées, et de nombreux intellectuels, en France comme ailleurs, des écrivains, des artistes, ont raconté comment la nuit tombe sur l'intelligence lorsque le «stalinisme» s'en empare.

Mais évidemment, je reconnais qu'il faut d'abord terroriser les esprits, et supprimer toute fonction critique, si l'on veut faire admettre qu'il est possible de revendiquer la pensée freudienne comme Peraldi prétend le faire; comme *certains* «lacaniens» l'ont tenté bruyamment en France voici quelques années avec tout un charabia psychanalytico-gauchiste. C'était le langage d'une faune pseudo qui regroupait toutes les Femmes Savantes, toutes les Précieuses Ridicules et tous les Diafoirus de France et de Navarre, qui avaient la même prétention à l'exclusive légitimité freudienne, la même arrogance, le même dépit injurieux à l'égard des «institutions» psychanalytiques, le même discours tronqué et confus sur la «flic-iatrie» (ici naturellement, on parle de G.R.C....). Tout ce mouvement correspondait évidemment à un fantasme de pouvoir qui serait lié à la psychanalyse, pouvoir dont il s'agissait de s'emparer fantasme projeté tous azimuts sur un certain nombre d'institutions. Et ce phénomène a donné lieu à une énorme supercherie relative à la pratique et à la théorie psychanalytique. C'est dans cette mouvance que se sont développées des pratiques aberrantes (je pense en particulier aux séances à temps variables) qui, comme par hasard, situent toujours «l'analyste» comme identifié (le même...) à une imago omnipotente et arbitraire; ou que se produisent des manifestations psychanalytico-showbiz, dont le clou a bien sûr été la triste palinodie organisée par Verdiglione à New York voici quelque temps. Je n'affirme pas que telles sont les pratiques de Peraldi, mais son texte, par son contenu et le ton employé, le situe dans ce mouvement que je trouve exécrable parce qu'en fin de compte c'est le public qui est berné.

Les illusionnistes et les faussaires ont toujours existé, et ils n'ont pas manqué de se manifester dans le champ psychanalytique dès ses débuts.

Or, Peraldi, qui se réclame d'une filiation si exclusive (qui exclut...) avec la pensée freudienne, oublie soigneusement de dire que les sociétés psychanalytiques qu'il injurie sont les diverses branches de l'API que Freud lui-même a cru devoir créer dès 1908 afin de se démarquer précisément de certains personnages exotiques qui se réclamaient de la psychanalyse freudienne, mais dont les théories et les pratiques étaient sans rapport avec ses perspectives. Et le public doit savoir que le fait d'appartenir à une société affiliée à l'API garantit seulement que l'appartenant a pris la peine de se donner une formation, dont les modalités comportent certes des variantes (discutables et dûment discutées), mais qui comprend un minimum d'exigences spécifiées. La profession psychanalytique n'est pas «protégée» (comme on dit...), et n'importe qui peut se proclamer psychanalyste sans justifier quoi que ce soit relativement à sa formation. Il y a d'ailleurs dans cette catégorie des gens fort intéressants qui ont utilement contribué à la compréhension d'un certain nombre de choses. Mais il faut être singulièrement malhonnête pour se dire analyste en revendiquant une légitimité exclusive à la pensée de Freud dans des conditions que celui-ci a explicitement cherché à éliminer en créant justement l'API. De plus, il est parfaitement notoire que cette agressivité à l'endroit des «institutions» psychanalytiques ne s'adresse qu'à celles dont les auteurs ne font pas partie, mais qu'elle n'inhibe en rien des tentatives persistantes pour en créer d'autres qui soient «reconnues». Cela est vrai en France et je serais bien surpris qu'on n'assiste pas, un jour ou l'autre, à de semblables tentatives ici... Mais pour accepter les inconvénients d'une formation au cours de laquelle l'étudiant est constamment sommé de rendre compte, il faut bien avoir un peu de respect pour les autres, pour l'analyse et le travail des autres analystes, pour les analysants. Et puis, la pratique de la psychanalyse inviterait plutôt à l'humilité et à la modestie. Peraldi, manifestement, l'ignore et son registre ici est celui du mépris triomphant ! Vouloir faire parler les morts est du plus mauvais goût, j'en conviens, mais s'il est bien un registre qu'on ne trouve pas dans les écrits de Freud, c'est bien celui-là !

La vérité m'oblige à dire que j'ai trouvé aussi dans cet article des choses intéressantes. Mais le ton général dissuade tout à fait d'en discuter, et je ne le ferai donc pas. Mais tout de même... À un moment donné, il faut bien se résoudre à juger l'arbre à ses fruits ; et vouloir établir une parenté entre une anthropologie freudienne d'une part, et les pratiques qui s'originent dans la théorisation marxiste d'autre part, est une incongruité. Peraldi a d'ailleurs quelques métros de retard, et sauf dans les recoins vraiment très brumeux des marais sorbonnicoles, on a quand même fini par s'apercevoir qu'il y a des impasses auxquelles il faut savoir renoncer. C'est à se demander sur quelle planète il vit !

Un dernier point mérite d'être soulevé, car ce texte est aussi antipsychanalytique. En effet, son auteur qui est professeur de lettres et qui, par conséquent, n'a pas à vivre la confrontation avec la psychose ou ce que l'on appelle la «maladie mentale», semble considérer que la «vraie» psychanalyse n'a pas à se fourvoyer du côté d'un univers qui est aussi celui de la psychiatrie. Cela est antipsychanalytique car c'est une façon de dire que si ces gens soulèvent des problèmes et posent des questions, la psychanalyse n'a pas, pour eux, de réponses pertinentes à fournir. Ces gens (ceux qu'on appelle les malades...) sont des gens réels et non des fantômes théoriques ; ils ont des besoins concrets et réels, et ils existent ; ils vivent dans un monde qui est réel, lui aussi. Qu'on ne vienne pas me faire dire que «la-psychanalyse-c'est-fait-pour-guérir», ou que «c'est une technique de plus» ; mais si l'on veut que l'enseignement de Freud et le travail des psychanalystes, d'une façon générale, viennent irriguer ce monde pour le transformer un peu, il faut bien s'y confronter tel qu'il est. Et faire compromis avec ceux qui l'occupent et qui pensent autrement. Peraldi, qui se présente comme psychanalyste, s'en détourne avec hauteur. Mais il faut quand même réfléchir un peu s'il vous plaît, et voir que si les psychanalystes renoncent sur ce terrain, le redressement des comportements et la distribution des pilules qui n'ont pas à se préoccuper des contenus psychiques, et qui, à mon humble avis, ont trop d'importance en psychiatrie (ailleurs aussi sans doute...) n'auront pas les contrepoids que je crois nécessaires au progrès en direction de pratiques qui n'auraient pas pour seule finalité une élimination forcenée des symptômes ou une capacité à «fonctionner», mais qui se proposeraient d'œuvrer dans le sens

d'un développement de la personnalité. Bien sûr, les psychanalystes ne sont pas accueillis à bras ouverts; c'est évident! Mais comment et pourquoi le seraient-ils puisqu'ils sont effectivement et par définition porteurs de propositions à effets entropiques?! À quoi Peraldi pense-t-il donc? Il me semble qu'il faut tout ignorer des institutions, et avoir lu Freud en diagonale pour s'étonner qu'il y ait des résistances et se débarrasser du problème en appelant la G.R.C. à la rescousse.

Peraldi peut bien appartenir à une secte ésotérique s'il le désire; c'est son droit. C'est le mien de dire que je trouve malhonnête de revendiquer la psychanalyse ce faisant selon les termes qu'il emploie ici. Par ailleurs, les petits exercices de fascisme intellectuel comme celui-ci ont besoin d'un certain terrain pour se développer. C'est un terrain culturel où l'omnipotence, le mépris de la pensée d'autrui et l'absence d'esprit critique sont des valeurs sûres. Et puisqu'il est question du Québec aussi, j'espère – O combien – que ce terrain ne s'y développera pas.

Dr Jean-Pierre Losson
Membre de la Société canadienne de psychanalyse

• • •

À PROPOS DES ALTERNATIVES EN PSYCHIATRIE

Le dernier numéro de *Santé mentale au Québec* soulève des questions fondamentales pour quiconque est mêlé de près à la question psychiatrique. Plusieurs articles critiquent la psychiatrie institutionnelle, ou plus simplement «officielle», non seulement de façon théorique, mais aussi en proposant une pratique différente. Et cela est très important. L'intervention de réseau, la Maison St-Jacques, le Coupe-Circuit, autant de pratiques éminemment critiques qui nous feraient paraphraser Marx : «La pratique de la critique ne remplacera jamais la critique pratique», ou quelque chose d'approchant. D'autres numéros de la revue nous ont aussi fait part d'alternatives, telle Solidarité-Psychiatrie, qui me semblent être des exemples susceptibles de se multiplier.

Dans la conjoncture actuelle, où les coupures de budgets *et* de services, quoi qu'en disent ministres et fonctionnaires, servent de ligne directrice et même de base philosophique (eh oui!) à la dispensation des services médicaux, psychiatriques et sociaux, la publicisation de telles solutions alternatives au réseau officiel a plus qu'une valeur de contestation. Leur description a même de quoi faire rêver maint praticien à l'emploi du M.A.S. Non, je n'ironise pas. Je connais fort bien le genre de difficultés que connaissent les formules alternatives, ne serait-ce que pour assurer le maigre salaire de ceux qui s'y consacrent et la continuité d'une année à l'autre. Mais avoir la possibilité d'accepter ou non un usager selon son degré de motivation, avoir le temps d'organiser deux ou trois rencontres d'évaluation, puis réunir le réseau des amis et des connaissances autour de chaque individu qui fait une demande d'aide, pouvoir limiter son intervention aux 18-30 ans... je vous assure que je suis jaloux.

Ce que je veux soulever par ces remarques, c'est une limite évidente des mesures alternatives à la psychiatrie officielle : à savoir le degré d'«autosélection» de leurs usagers, quand ce n'est pas une sélection pure et simple, ce qui a pour effet de confirmer ipso facto les hypothèses de départ. Réjean Langlois, dans son article à propos de Coupe-Circuit, le montre fort bien lorsqu'il décrit la «deuxième catégorie» d'usagers de ce service : «L'usager demandant de l'aide pour des difficultés aiguës (psychose, dépression profonde, tendance suicidaire, etc.). Il est généralement peu motivé à recevoir de l'aide et nos interventions n'ont pas toujours donné de bons résultats malgré un investissement d'énergies important». Toujours selon Langlois, cette catégorie d'usagers constitue 64% des demandes et épuise les intervenants souvent sans résultat. (Langlois, 1981).

Que les esprits conservateurs ne se réjouissent pas trop vite. Cette limite réelle à toute entreprise alternative n'enlève absolument rien à la valeur et à l'originalité de la démarche, à son utilité et à sa portée critique. N'est-ce pas la limite de *toute intervention*, et au premier chef de l'inter-